

La Lettre de NDAA du mercredi 1^{er} avril 2020

Le 1^{er} avril, je reçois depuis 10 ans dans mon dos des poissons d'avril de la part des enfants du catéchisme, à saint Séverin où j'étais précédemment ainsi qu'à NDAA. Le confinement nous interdit de telles réjouissances et je propose une belle méditation de notre vicaire général, Mgr Philippe Marsset, réflexion à la fois grave et pleine d'espérance.

Il y a un an, notre diocèse perdait sa cathédrale. Aujourd'hui, toujours pendant le temps du Carême, nous célébrons des messes sans peuple ! Le toit de la cathédrale brûlait, laissant dans la nuit de l'incendie, cette croix glorieuse, briller au fond de Notre-Dame. Quand on me demande si Dieu a voulu cet incendie, je donne cette image parce qu'on peut tout faire dire à Dieu, tout lui faire porter de nos incompréhensions ! Le Dieu auquel nous croyons n'est pas présent que dans les malheurs ou les bonheurs, comme s'il les distribuait au moment où un événement nous bouleverse. Il n'est pas absent parce qu'il y a un malheur. Il est toujours avec nous, c'est nous qui ne sommes pas avec Lui. Mais l'incendie ou le coronavirus peuvent être l'occasion pour certains de lui faire porter le chapeau.

Le coronavirus sème la peur parce qu'il est invisible : on ne le maîtrise pas (encore), il est sournois, possiblement mortel et on peut le transmettre sans le savoir. Comme le mal, comme le péché, on le connaît par les dégâts qu'il laisse en nous et autour de nous. Ce micro virus fait réfléchir toute notre planète sur la question de nos orientations de vie : le virus n'a pas de frontière, il n'a pas d'autre vecteur de transmission que notre corps, notre salive, notre volonté. Il pose à chacun la question de son incarnation, de la solidarité, du sens de la responsabilité. C'est d'abord notre attitude, notre comportement qui est au cœur de cette question : Comment vivons-nous ? Comment protégeons-nous l'autre ? Dieu n'envoie pas le malheur, mais la question se pose : « pourquoi ne fait-Il rien ou ne l'empêche-t-il pas ? ». La réponse, s'il y en a une, je peux la chercher soit dans l'instantané de ma révolte, soit en revisitant, dans ce malheur, ma relation à Jésus, Fils de Dieu.

Dans sa Passion, il subit le mal injuste et il reste pourtant un homme de foi, d'amour et d'espérance dans tout ce malheur. Il est décentré de lui-même, parle à sa mère, annonce au bandit qu'il sera au Paradis le soir même, prend soin de son disciple... Il ne cherche pas le sens de sa souffrance (une explication théologique), il donne du sens (aimer, pardonner, servir, sauver) à ce qui n'a pas de sens en soi ! Ce malheur que nous subissons est-il aujourd'hui l'opportunité de redonner un sens à notre vie ?

Et nous voilà, en même temps, privés de la messe pour plusieurs semaines : en plein Carême, une ascèse eucharistique ! En fait, non : les prêtres célèbrent chaque jour le sacrifice du Seigneur. La messe est dite, mais vous n'êtes plus là pour la vivre physiquement, pour communier au corps du Christ. Vos intentions de messe sont portées par les prêtres qui redécouvrent, eux, la célébration de la messe, seul ou presque.

Nous ne sommes pas dépositaires d'un mystère terrestre, visible, nous célébrons cette manière dont Jésus a choisi de se rendre présent à nous : dans la réalité sacramentelle. Elle nous situe dans une autre dimension, celle de la foi en Jésus ressuscité. Dimension qui s'éprouve, aujourd'hui dans son manque, mais qui ne se prouve pas. Ou plutôt, sa preuve, c'est la charité qui chasse la peur, c'est la miséricorde qui visite les malades, c'est la foi qui ne cesse pas de prier. Dans cette croix que nous vivons, le chrétien est signe de la double dimension qui structure sa vie : l'horizontalité pour vivre la fraternité, et la verticalité qui est la source de toute vie.

P. Philippe Marsset

En ce temps de solitude et de confinement, plutôt que l'abattement ou la révolte, prenons le temps de faire naître en nos cœurs un sentiment de confiance et de gratitude devant le Seigneur. Thérèse d'Avila nous y invite :

« O mon Seigneur et mon bien, je ne puis dire cela sans larmes pour les grands délices de mon âme : songer que vous voulez, vous, Seigneur demeurer ainsi avec nous, puisque vous dites que vos délices sont d'être avec les enfants des hommes ! O mon Seigneur ! » Mais le constat qui suit immédiatement est moins doux, c'est la découverte de notre ingratitude devant Dieu.

« Est-il possible, Seigneur, qu'une âme qui comprend que vous vous complaisez en elle, recommence à vous offenser ? On a vu cela, certes, non pas une, mais bien des fois, car il s'agit de moi. »

Thérèse fait ce constat que, bien qu'elle ait été favorisée de grâces particulières, elle est retombée dans le péché. Va-t-elle sombrer dans le désespoir ? *« Et plaise à votre bonté, Seigneur, que je sois l'unique ingrate, la seule qui ait montré une si grande malignité et un tel excès d'ingratitude, car de ce mal même, votre infinie bonté a tiré du bien. Et les grands bienfaits de votre miséricorde resplendissent d'autant plus que le mal est plus grand. Que de raisons j'ai de les chanter toujours ! »*

Thérèse chante les miséricordes de Dieu, capables de tirer un grand bien du mal de notre ingratitude. A notre tour, remplis de ce désir de la miséricorde, chantons les louanges du Seigneur.

Veillez trouver également ci-joint, un entretien que le cardinal André Vingt-Trois a eu avec la rédaction de Paris Notre-Dame ainsi que la suite des enseignements de Mgr Michel Aupetit sur la messe.

Le tuto spi du P. Francisco : <https://youtu.be/i7q8psM2ilg>

Je vous rappelle que l'église est ouverte de 9h à 19h15 et que les Laudes (9h) et les Vêpres (19h) sont également diffusées en direct sur Instagram.

« Seigneur, entends ma prière : que mon cri parvienne jusqu'à toi ! » Ps 101. Que Dieu vous bénisse et vous garde dans sa paix et dans son amour.

P. Vincent Guibert en lien avec le P. Francisco Dolz et le P. Amal Gonsalvez

Paris Notre-Dame – Un simple virus terrasse toute l'humanité, y compris l'homme occidental qui se montrait omnipotent. Comment l'interpréter ?

Mgr André Vingt-Trois – Il y a eu la Chine, puis l'Italie. Et cette tendance à penser que cela n'arriverait pas en France. Aujourd'hui, tout le monde est concerné. Il n'y a plus de compétition ou de concurrence, mais un sort commun. Cette vulnérabilité est la première leçon de cette crise. La vulnérabilité des individus qui peuvent être contaminés sans même en avoir conscience, la vulnérabilité du système économique mondial, et, en ce qui concerne les pays occidentaux, la vulnérabilité d'un mode de vie. Nous sommes amenés à vivre ce moment à travers le confinement, c'est-à-dire à travers la suppression d'un nombre considérable d'éléments de notre vie qui nous semblaient aller de soi alors qu'ils étaient fondés sur une

inégalité de répartition des richesses. Ce déséquilibre économique et social, qui était notre équilibre, est en train de s'effondrer.

P. N.-D. – Pour continuer à vivre, il faut s'arrêter. Une aberration pour un système fondé sur la croissance. N'est-ce pas le symptôme que ce système est invivable ?

A. V.-T. – Tout à fait. La Première guerre mondiale a été la fin du mythe du salut par le progrès scientifique tel qu'il s'était élaboré au XIXe. Le XXe siècle a élaboré son propre mythe du progrès, un progrès économique fondé sur la croissance appuyée sur la consommation. Ce système de développement permanent de la consommation s'inscrit dans la perspective que l'univers est illimité. Nous voyons bien, aujourd'hui, à travers cette crise sanitaire, la difficulté de notre société à prendre conscience que les ressources ne sont pas illimitées. Qu'il faut les économiser, ne pas les gaspiller, et, les partager. Cette crise impose un certain dénuement, de relations, de loisirs, d'activités. Ce dénuement nous force à reprendre en considération des aspects de l'existence auxquels plus personne ne pensait. Des choses qui tiennent à la vie, à la mort, à la santé, à la précarité de nos relations affectives, de nos relations sociales. René Descartes disait qu'il fallait s'enfermer dans sa chambre pour pouvoir penser. Pour prendre une référence chrétienne, nous sommes en train de vivre un Carême de réalité et non plus un Carême d'intention. Débarrassés d'un certain nombre de divertissements, les conditions nous sont plus favorables pour nous recentrer sur l'essentiel de notre vie.

P. N.-D. – Ne pouvons-nous pas voir dans cette crise mondiale un avertissement prophétique ?

A. V.-T. – Les avertissements prophétiques ne sont prophétiques que pour ceux qui croient aux prophètes ! Le prophète ne dit-il pas précisément : « Ils ont des yeux et ne voient pas, des oreilles et n'entendent pas ! » (Jérémie 5, 21) ? Le système dans lequel nous vivions était un système paradoxal. D'un côté, il exaltait la dimension universelle et internationale ; de l'autre, il ne tenait compte que de l'individu. C'était l'individu versus le monde entier. Or, on comprend aujourd'hui que l'individu n'est pas le summum de l'existence humaine. L'individu ne peut vivre que s'il est dans un système de relations et donc dans un système de solidarité avec le monde. Celle-ci ne consiste pas à déporter le travail à l'endroit où il est le moins cher. Mais bien à reprendre conscience de nos solidarités immédiates, de reprendre conscience qu'une nation n'est pas simplement une somme d'individus indépendants les uns des autres, mais bien une collectivité dans laquelle tous dépendent de tous. La question posée aux jeunes adultes d'aujourd'hui est : qu'allez-vous rechercher ? La situation la plus profitable pour vous ? Ou bien le désir de faire entrer, d'une façon ou d'une autre dans l'élaboration de votre projet, la question du service des autres ?

P. N.-D. – Comment vivre au mieux cet événement, sans le fuir mais l'accueillir pleinement ?

A. V.-T. – Comme tous les événements de notre vie. Ou bien nous vivons dans un univers clos sur lui-même. Ou bien nous vivons dans un univers qui se réfère à quelqu'un. S'il n'y a personne, si Dieu n'existe pas, nous n'avons alors pas d'autre horizon que le petit univers que nous connaissons. Chaque événement qui perturbe ou abîme notre petite vision du monde devient alors toujours une catastrophe mortelle. Mais si nous considérons, dans la foi, que cet univers a été donné à l'homme pour qu'il en fasse un usage positif, alors il nous faut rechercher comment ce qui arrive peut être un chemin et un appel. Pour un certain nombre de personnes, la crise sanitaire actuelle est l'occasion d'un réveil. On redécouvre les relations de voisinage, de solidarité. On reprend conscience que, dans notre société, des personnes

exercent une profession non simplement pour leur propre profit mais pour le service des autres. Je pense aux éboueurs, aux caissiers, au personnel soignant...

P. N.-D. – En tant que chrétiens, nous n'avons plus accès aux sacrements. Est-ce un désert spirituel à vivre ou une purification de notre manière de croire ?

A. V.-T. – La grâce de Dieu n'est pas limitée par les sacrements. La grâce de Dieu réside dans la profusion de son amour. Cette privation est peut-être l'occasion de reprendre conscience que les sacrements ne sont pas des rites sociaux que l'on fait par habitude mais vraiment une rencontre avec Dieu. Si elle n'a plus le support visible des signes liturgiques, sa réalité demeure.

P. N.-D. – Comment rendre ce moment fécond pour l'avenir ?

A. V.-T. – L'un des chemins est de prendre conscience qu'il existe une hiérarchie entre les valeurs. Une hiérarchie entre les activités auxquelles on consacre beaucoup de temps et d'argent. C'est peut-être une opportunité pour ne pas renouer avec le mode de vie précédent. Je pense à quelque chose. Beaucoup de familles vivaient avec des activités complètement dissociées. Une génération d'un côté ; une autre, de l'autre. Un époux d'un côté ; l'autre, de l'autre. Tout le monde était surbooké. Peut-être est-ce l'occasion de redécouvrir que la vie de famille est un moment fort, plus important que ce qu'on peut faire ailleurs ? Et pour ceux qui sont seuls ? Vous savez, nous ne sommes jamais seuls. Nous avons tous un monde intérieur. Un monde culturel de lectures, de musiques. Un monde où notre isolement peut devenir un espace de communication nouveau avec Dieu et avec les autres.

Eucharistie par Mgr Michel AUPETIT

1re partie – vendredi 20 mars 2020

En ces temps douloureux où une pandémie met en danger nos concitoyens, nous avons été obligés de suspendre les messes dominicales pour un temps, en réponse à l'appel du gouvernement et en raison de notre participation motivée au bien commun.

Je vous propose de réfléchir ensemble sur ce que signifie l'eucharistie pour les chrétiens, comment et en quoi elle est « source et sommet de la vie chrétienne » (Concile Vatican II, *Lumen Gentium* n° 11). Il ne s'agit pas de combler une frustration légitime mais d'augmenter notre soif de la vie divine et de ce Corps du Christ qui se livre à nous et qu'il convient de recevoir avec amour et respect. Puisse ce temps de désert nous introduire dans la fidélité à ce rendez-vous d'amour hebdomadaire, tellement oublié par les chrétiens, hélas.

« Où est ton trésor, là aussi sera ton cœur » (Matthieu 6, 21). Cette parole de Jésus nous invite à chercher la priorité de nos vies. Chacun possède une motivation première qui est le moteur de ses actes. Chacun agit aussi en vue d'une fin considérée comme la valeur suprême à laquelle tout est ordonné, ce que le Christ appelle notre « trésor ». Pour un chrétien, ce trésor c'est le Christ lui-même, Verbe de Dieu, expression parfaite de l'Amour du Père. Le Christ

nous élève jusqu'à la communion divine et nous donne la Vie même de Dieu dans le baptême. Nous sommes un écrin destiné à recevoir le plus beau des bijoux : le Fils de Dieu.

Ce trésor se reçoit chaque jour dans l'eucharistie. À la messe, le « Verbe se fait chair » pour habiter de sa Vie nos vies sans sève et sans avenir. Pour nous, le « Verbe se fait chair » comme en Marie, la Vierge qui a offert sa liberté à l'Amour pour que, comme elle, nous le partagions au monde. Oui, la messe est le « trésor » de la vie chrétienne, parce que le Christ est le « trésor » du chrétien. Puisseons-nous y placer notre cœur et retrouver le trésor laissé par le Seigneur. Comprendre la signification profonde de la messe nous aidera à répondre à l'appel de son Amour : « Faites ceci en mémoire de moi ».

2e partie – samedi 21 mars 2020

Il est utile d'explorer le vocabulaire employé pour désigner ce que nous faisons à la suite du Seigneur.

La Messe : Ce nom n'est pas employé dans l'Eglise primitive. Il apparaît aux Ve-VIe siècles. Il vient du latin *missa* tiré du verbe *mittere* qui veut dire envoyer. En effet, à la fin de la messe, le prêtre dit en latin : « ite missa est », qui a donné en italien : « la messa è finita » qui peut avoir deux significations : « la prière est envoyée à Dieu » ou bien « vous pouvez vous retirer ». À cette époque, il passe de son sens originel de renvoi à celui de célébration liturgique propre à l'eucharistie. Ce mot de messe est celui retenu pour désigner cette célébration particulière propre aux chrétiens qui se réunissent autour du Corps et du Sang de Jésus donné en partage.

La Fraction du pain : Dans les premiers temps, on trouve pour désigner la messe l'expression "fraction du pain". Dans les actes des Apôtres l'eucharistie est désignée sous ce terme : « Ils se montraient assidus à l'enseignement des Apôtres, fidèles à la communion fraternelle, à la fraction du pain et aux prières » (Ac 2, 42). Il semble bien qu'au départ, la liturgie de l'eucharistie célébrée le jour du Seigneur, c'est-à-dire le dimanche, s'accompagne d'un repas fraternel. L'expression « fraction du pain » a pu désigner aussi bien la liturgie que ce repas fraternel ou encore l'ensemble des deux.

L'Eucharistie : Ce mot vient du grec *eucharistein* qui veut dire « action de grâces » ou « rendre grâce ». On a longtemps voulu le dissocier du verbe grec *eulogein*, qui veut dire « bénir » ou « prononcer une bénédiction », pour distinguer la liturgie chrétienne de la liturgie de la synagogue. Dans le traité d'Hippolyte « contre les hérésies » (chapitre 14), l'auteur oppose la bénédiction juive à l'eucharistie chrétienne : « Les Juifs ont rendu gloire au Père, mais ils ne lui ont pas rendu grâce, parce qu'ils n'ont pas reconnu le Fils ». Cette distinction entre la louange et l'action de grâces semble artificielle car, dans la Bible, les psaumes le montrent déjà : quand le croyant chante la louange de Dieu et le bénit, dans le même temps, il élève vers lui son action de grâce. La bénédiction monte vers Dieu, parce qu'il se révèle digne de louange dans les merveilles de sa Création. La bienveillance prodiguée à son peuple entraîne en retour l'action de grâce pour le remercier de ses bienfaits.

3e partie – dimanche 22 mars 2020

Comment comprendre l'origine ?

Si, dès les commencements du christianisme, l'eucharistie a constitué le cœur de la vie chrétienne, c'est un rite absolument nouveau qui s'insère dans une tradition juive très ancienne.

Quatre récits font mention de l'institution de l'eucharistie par Jésus de Nazareth : Trois viennent des évangiles, un d'une lettre de Saint Paul aux Corinthiens : Mt 26, 26-29 ; Mc 14, 22-25 ; Lc 22, 15-20 ; 1 Co 11, 23 s. Pour comprendre la messe il faut se rappeler que Jésus a célébré la sainte Cène au cours d'un repas. Il a donc prononcé toutes les bénédictions qui accompagnaient ce repas.

Le repas commence par un **lavement des mains rituel** auquel, d'ailleurs, le Christ fait allusion auprès des pharisiens. Ensuite, quand s'il s'agit d'un repas de fête, chaque arrivant boit à son tour une **première coupe de vin**. Il prononce la bénédiction suivante : « Bénis sois-tu, Seigneur, notre Dieu, roi des siècles, qui nous donnes ce fruit de la vigne ». Le repas commence officiellement quand le père de famille ou le président de la communauté **rompt le pain**. Il le distribue entre les convives avec cette nouvelle bénédiction : « Béni sois-tu, Seigneur, notre Dieu, roi des siècles, qui fait produire le pain à la terre ». Les plats et les coupes sont ensuite servis et chacun prononce les bénédictions appropriées. S'il s'agit d'un repas de Pâques, la différence vient des plats servis : les herbes amères et l'agneau. En outre, on y ajoute la récitation dialoguée de la « *haggadah* » qui explique l'origine et le sens de la fête de Pâques.

Enfin, le rite essentiel est la grande bénédiction de la fin du repas.

À ce moment, une lampe est introduite, souvent par la mère de famille. Elle est bénie en évoquant la création des luminaires (on retrouve ce rite dans l'usage chrétien du lucernaire et du cierge pascal lors de la Vigile). L'encens est brûlé, accompagné lui aussi d'une bénédiction.

4e partie – lundi 23 mars 2020

C'est alors qu'il y avait le **second lavement des mains général**.

Celui qui préside reçoit l'eau des mains du plus jeune des convives.

Ensuite, il prend la coupe mêlée de vin et d'eau, et invite les assistants à s'associer à son action de grâce : « Rendons grâce à notre Dieu, qui nous a nourri de son abondance »

Les convives répondent : « Béni soit celui dont l'abondance nous a nourri et dont la bonté nous fait vivre ». Le président dit ensuite trois bénédictions. La première est une bénédiction pour la nourriture et pour la Création. La deuxième bénédiction porte sur la terre promise et sur le don de la loi. La troisième est une supplication pour que se renouvelle l'action créatrice par la venue du Messie et l'établissement du règne de Dieu.

Il y a une forme festive très intéressante pour nous :

« Notre Dieu et le Dieu de nos pères, que le mémorial de nous-mêmes, et de nos pères, le mémorial de Jérusalem, ta cité, le mémorial du Messie, le fils de David, ton serviteur, et le mémorial de ton peuple, de toute la maison d'Israël, se lève et vienne ».

L'emploi du terme de mémorial, en hébreu « *zikkaron* », est capital. Pour le juif le mémorial n'est pas un simple souvenir qu'il faut faire surgir dans la mémoire. Ce n'est pas non plus une cérémonie officielle pour ne pas oublier un événement qui marque notre histoire, comme lorsque nous réanimons la flamme du soldat inconnu tous les ans à l'Arc de Triomphe. Le mémorial, que Jésus évoque quand il dit : « Faites ceci en mémoire de moi », est un acte sacré qui rend présent, devant Dieu et pour Dieu, quelqu'un ou quelque chose. Faire mémoire des

œuvres de Dieu c'est se mettre en sa Présence. La mémoire de Dieu ne se vit jamais au passé. L'agir du Dieu éternel et vivant est toujours d'actualité. L'alliance de Dieu avec son peuple s'actualise dans le mémorial. Lorsque Jésus fait mémoire de la Pâque juive, il manifeste que le passage vers la libération se vit désormais à travers son corps et son sang, à travers le don qu'il fait de sa vie. A travers cet accomplissement dans la chair c'est tout l'homme et tout homme qui est concerné.

5e partie – mardi 24 mars 2020

Nous pouvons raisonnablement connaître le déroulement de **la Sainte Cène**. Dans le récit de Saint Luc, Jésus bénit deux coupes. Une bonne connaissance des bénédictions des repas juifs permet de le comprendre. En effet Jésus prend une première coupe en rendant grâce et en disant : « Prenez ceci et partagez entre vous ; car, je vous le dis, je ne boirai plus désormais du produit de la vigne jusqu'à ce que le royaume de Dieu soit venu » (Lc 22, 17-18).

Quand Jésus bénit le pain et que les disciples répondent amen, il le rompt et, en le faisant circuler, il dit : « Prenez ceci est ma chair » et même probablement en araméen : « Ceci mon corps ». C'est bien ce que nous retrouvons dans les quatre descriptions de l'institution de l'eucharistie. Au cours de la sainte Cène, c'est probablement Jean qui a porté l'eau à Jésus pour le second lavement des mains. Le Christ remplace le lavement des mains par le lavement des pieds qu'il effectue lui-même, comme nous le rapporte l'évangile de St Jean, pour signifier l'amour humble de celui qui est « venu non pour être servi, mais pour servir » (Mt 20, 28). De même, à la fin du repas, prenant la coupe préparée, Jésus prononce les trois bénédictions usuelles. En faisant circuler la coupe, Jésus a dû prononcer cette expression hébraïque : « *dam beriti* », ou araméenne « *adam keyami* » (sang de mon alliance) que l'évangile grec a rendu exactement quant au sens : « Ceci est mon sang, de l'alliance, répandu pour vous ». Les paroles de Jésus qui suivent la bénédiction pourraient être traduites exactement par : « Faites ceci comme mon mémorial ». Il nous est apparu très important de revisiter les gestes de Jésus pour comprendre sur quoi se fonde la structuration de la messe. Cela permet d'entrer véritablement dans l'intelligence de l'acte posé par le Christ aujourd'hui encore et de dépasser les vaines querelles liturgiques un peu stériles qui divisent aujourd'hui encore les chrétiens et font tant de mal. Il est toujours important de retrouver la source afin d'être plus fidèle à notre Seigneur.

6e partie – mercredi 25 mars 2020

Au tout commencement du christianisme, les disciples de Jésus sont des juifs qui continuent à pratiquer leur religion. Ils participent donc à la liturgie de la synagogue avec les grandes bénédictions : la première conduit à la prière des anges décrite dans le prophète Isaïe : la *Qeduschah* (notre « Saint, saint, saint le Seigneur »...), la deuxième qui précède le *Schemah* (« Ecoute Israël le Seigneur notre Dieu est l'Unique »...), et enfin la troisième qui constitue l'ensemble de la *Tefillah* (la prière des dix-huit bénédictions). Le lendemain du sabbat, le chrétien célèbre le repas eucharistique avec ses trois bénédictions qui incluent la récitation liturgique de l'institution par Jésus (la consécration). Nous avons de bonnes raisons de croire que la liturgie eucharistique s'accompagnait d'un repas fraternel nommé « agapes ». Quand la liturgie se sépare du repas fraternel et que les chrétiens prennent leur autonomie par rapport au culte juif de la synagogue, il se produit une fusion entre les bénédictions synagogales et les bénédictions du repas eucharistique. Mais la grande prière du *Schemah* centrale dans le culte juif est remplacée par le récit de l'institution de l'eucharistie.

Nous comprenons alors la structure de la messe :

La Préface (« Vraiment il est juste et bon..... » qui correspond à l'action de grâce-bénédiction qui introduit la *Queduschah* (« Saint, saint, saint le Seigneur... ») et qui vient de la liturgie de la synagogue.

La Prière Eucharistique reprend les bénédictions des repas juifs habitées par les paroles du Christ.

7e partie – jeudi 26 mars 2020

Nous avons quelques textes précieux, qui nous permettent de connaître la façon dont les premiers chrétiens célébraient la messe. Un des textes les plus fameux se trouve dans les apologies de saint Justin, philosophe Syrien établi à Rome, qui vivait au milieu du IIe siècle. Voici ce texte :

« Le jour appelé jour du soleil, tous, qu'ils habitent la ville où la campagne, ont leurs réunions dans un même lieu, (C'est bien le jour du soleil, devenu « Jour du Seigneur » en raison de la Résurrection, que les chrétiens se réunissaient)

Et on lit les mémoires des Apôtres et les écrits des prophètes aussi longtemps qu'il est possible. Quand le lecteur a fini, celui qui préside fait un discours pour nous avertir et pour nous exhorter à mettre en pratique ces beaux enseignements. Il s'agit des lectures qui comprennent l'Ancien et le Nouveau Testament et même l'homélie)

Ensuite, nous nous levons tous et nous faisons ensemble des prières. (Ce que nous appelons aujourd'hui la prière universelle)

Puis, lorsque nous avons fini de prier, ainsi que je l'ai déjà dit, on apporte le pain avec le vin et l'eau. (Offertoire). Celui qui préside fait monter au ciel des prières et des actions de grâce, autant qu'il en est capable, et le peuple acclame en disant « Amen ». (Prière eucharistique)

Puis, on distribue et on partage à chacun les dons sur lesquels a été prononcée l'action de grâce ; ces dons sont envoyés aux absents par le ministère des diacres. (Communion)

Les fidèles qui sont dans l'aisance et qui veulent donner, donnent librement, chacun ce qu'il veut ; ce qu'on recueille est remis à celui qui préside et c'est lui qui vient en aide aux orphelins et aux veuves, à ceux qui sont dans le besoin par suite de maladies ou pour tout autre cause, aux prisonniers, aux voyageurs étrangers ; bref, il vient en aide à tous les malheureux. (La quête)

C'est le jour du soleil que nous faisons tous notre réunion, d'abord parce que c'est le premier jour, celui où Dieu, à partir des ténèbres et de la matière, créa le monde ; et c'est parce que ce jour-là est encore celui où Jésus-Christ, notre Sauveur, ressuscita d'entre les morts. (Première apologie 65-66) (Notre dimanche)

Ce beau texte, très émouvant, nous montre la façon de célébrer des premières communautés chrétiennes.

Saint Justin, d'origine syrienne, a créé une école de philosophie à Rome. Le terme « jour du soleil » pour désigner le dimanche montre que nous sommes dans un contexte romain.

8e partie – vendredi 27 mars 2020

En scrutant ce récit, nous retrouvons la **structure permanente de la messe** :

Les deux tables : celle de la parole et celle de la table eucharistique. Le jour de la résurrection, dans le récit des pèlerins d'Emmaüs, on retrouve cette structure. Tout d'abord le Christ ressuscité explique les Écritures. Cela donne à ses auditeurs un « cœur tout brûlant ». Puis, s'arrêtant avec eux à l'auberge, c'est à la « fraction du pain » qu'ils le reconnaissent. La table de la parole prépare nos cœurs. La table eucharistique nous fait voir et recevoir Dieu dans le Corps du Seigneur. Les écrits des prophètes correspondent à l'Ancien Testament de nos premières lectures. Les mémoires des Apôtres sont, bien sûr, les évangiles. L'apport des offrandes, avec le pain, le vin et l'eau, constitue notre offertoire.

Le président est en général l'*episcopos*, c'est-à-dire l'évêque. Les prières et les actions de grâces qui correspondent à toutes les bénédictions primitives que nous avons vues, semblent récitées par cœur (en tout cas le récit de l'institution) et, peut-être, pour une part, improvisées à partir d'un canevas connu. La liturgie de la parole est donc ancienne. Il est probable qu'elle ait pris la suite du culte synagogaal. À cause probablement d'une transmission orale, la fixation écrite des prières liturgiques est assez tardive. C'est au moment du développement des hérésies qu'il est apparu nécessaire de fixer les formes liturgiques dans leurs moindres détails. Il existe entre le IV^e siècle et le VI^e siècle un grand développement des formules eucharistiques avec cinq grands centres principaux. Louis Bouyer en distingue cinq types : syrien oriental, syrien occidental, alexandrin, romain, gallican et mozarabe.

Ces prières eucharistiques latines et grecques comportent trois points semblables : une place centrale est réservée au récit de l'institution. Immédiatement après ce récit, on fait mémoire du mystère Pascal, c'est-à-dire de la mort et de la résurrection du Christ, ce que nous appelons l'anamnèse. Enfin, on fait mention d'une offrande.

9e partie – samedi 28 mars 2020

Nous devons parler d'une prière très important dans la messe qui s'appelle l'épiclese. **L'épiclese** est une invocation qui, dans la tradition chrétienne, est une adresse à Dieu le Père afin qu'il envoie l'Esprit Saint.

Dans la tradition romaine dite de saint Hippolyte (III^e siècle), on demande l'Esprit Saint pour obtenir l'unité de l'Eglise. Les prières eucharistiques antiochienne et de Jérusalem (IV^e et V^e siècle) intègrent une épiclese qui demande l'Esprit pour la conversion du pain et du vin en Corps et Sang du Christ. La prière eucharistique de saint Jean Chrysostome (patriarche de Constantinople au IV^e siècle) dit dans son épiclese que le pain et le vin sont changés en Corps et Sang du Christ. Cependant, à Milan, au temps de saint Ambroise (IV^e siècle), ce sont les paroles du Christ prononcées par le prêtre qui ont un rôle consécraatoire. Il est même dit que c'est le Christ lui-même qui les prononce (« *ipse clamat* »), donnant ainsi le fondement théologique de la célébration sacerdotale « *in persona christi* ». Cette formule signifie que lorsque le prêtre prononce les paroles du Christ « ceci est mon Corps » et « ceci est mon Sang », c'est le Christ qui les dit par sa voix. Nous avons là, malgré cette incertitude du moment de la transformation, la trace de la foi ancienne de la réalité du Corps et du Sang du Christ à la messe, prenant la place du pain et du vin. Nous ne sommes pas dans le domaine purement symbolique de la présence du Seigneur. Ceci fait comprendre comment les anciennes bénédictions juives s'accomplissent parfaitement par la consécration, c'est-à-dire par le récit de l'institution et des paroles que le Christ prononce lui-même dans la bouche du prêtre à chaque eucharistie. Ce n'est plus seulement la bonté de Dieu que l'on implore ou que l'on évoque, c'est le Seigneur lui-même qui se rend présent au cœur de la création "pour que le monde ait la vie et qu'il l'ait en abondance". Toutes les bénédictions se trouvent ainsi

transfigurées par la Présence Réelle. Cela veut dire qu'elles sont porteuses de cet accomplissement vers lequel elles nous cessent de nous référer encore. Aujourd'hui, depuis Vatican II, les prières eucharistiques II, III et IV comportent deux épicleses. Une avant la consécration pour demander la transformation du pain et du vin en Corps et Sang du Christ et la seconde après l'anamnèse pour l'unité et la sanctification des fidèles recevant les saintes espèces.

10e partie – dimanche 29 mars 2020

Histoire et développement

Au Moyen Âge, il n'y a pas de changement dans la structure de la célébration eucharistique qui s'appelle « messe » chez les latins et « divine liturgie » chez les grecs.

Si la forme ne change pas, en revanche, certaines pratiques se modifient. A partir de l'époque carolingienne, on utilise le pain azyme et on communie dans la bouche.

La communion des fidèles devient moins fréquente. Aussi développe-t-on davantage le culte de la présence réelle : élévation de l'hostie et du calice pour que les fidèles situés derrière le prêtre puissent voir et adorer le Corps et le Sang du Seigneur (à la demande d'ailleurs de ces mêmes fidèles au XIII^e siècle à Paris). L'instauration de la fête du Corps du Christ (la Fête-Dieu) et l'adoration du Saint-Sacrement en dehors de la messe datent de cette époque ainsi que les messes privées dont la célébration est affectée à une intention particulière, pour un vivant ou un défunt. Elles se déroulent devant une assistance réduite. Le dimanche, en effet, la messe est offerte par et pour toute l'assemblée. Ceci demeure encore puisque le droit canon oblige le curé de la paroisse à célébrer le dimanche la messe « pro populo », c'est-à-dire pour tous les paroissiens. Les messes de semaine, à l'assemblée plus réduite, ont conservé la pratique des intentions particulières, même si chaque messe est toujours offerte pour le salut du monde.

Au concile de Trente (1562) la messe est définie comme un sacrifice non sanglant, offert pour les vivants et pour les morts, dans lequel est rendu présent le sacrifice de la croix. « Comme sa mort ne devait pas mettre fin à son sacerdoce, à la dernière Cène, « la nuit » où il fut livré, il voulut laisser à l'Église, son épouse bien-aimée, un sacrifice visible, comme le réclame la nature humaine, où serait représenté le sacrifice sanglant qui allait s'accomplir une unique fois sur la croix, dont le souvenir se perpétuerait jusqu'à la fin des siècles ». (Hébreux 7, 24)

Le concile écarte la possibilité que la messe soit célébrée en langue vulgaire, mais recommande son explication au peuple (XXII^e session, chapitre 8). C'est en 1570 que parut le missel romain réformé par saint Pie V. Il n'apporte pas de changement majeur puisqu'il reprend la liturgie de la messe telle qu'elle se trouvait dans la tradition romaine vers les Xe et XI^e siècles. Il adopte la pratique de la messe lue par le prêtre en présence d'une petite assemblée.

La tradition s'origine dans le don que le Seigneur fait de sa vie. Nous n'aurons jamais épuisé le sens de cette action de grâce au Père à laquelle nous sommes associés. Le développement liturgique exprime la façon dont l'Église témoigne de cette grâce Eucharistique selon les besoins du peuple et de chaque époque.

11e partie – lundi 30 mars 2020

Le concile Vatican II

Il n'y a pas de texte spécifique sur l'eucharistie. Néanmoins celle-ci est présente dans de nombreux textes. L'eucharistie nous y est présentée comme « source et sommet de la vie chrétienne » (*Lumen Gentium* n° 11). Les modifications liturgiques expriment la dynamique missionnaire qui caractérise Vatican II. Elles expriment la nécessaire démarche de conversion du peuple de Dieu, son enracinement dans la Parole, sa participation active à l'action de grâce pour que celle-ci devienne missionnaire. Elles portent sur la possibilité d'utiliser la langue vernaculaire (utilisée localement), la réintroduction du rite pénitentiel (acte de réconciliation avec Dieu et avec ses frères : « Je confesse à Dieu »), un cycle de lectures bibliques beaucoup plus élargi, l'homélie, la remise en place de la prière universelle, la concélébration des prêtres, la récitation à voix haute de la prière eucharistique, l'ajout de plusieurs prières eucharistiques comportant une épiclese, la possibilité de communier au calice en même temps qu'au Corps du Christ. Tout ceci est mis en place pour répondre à une prescription du concile « Les textes et les rites doivent être organisés de telle façon qu'ils expriment avec plus de clarté les réalités saintes qu'ils signifient » (Vatican II, *Sacrosanctum concilium* n°21) ;

La constitution apostolique « *Missale romanum* » promulguant le missel romain et signée du pape Paul VI rappelle ce que nous avons écrit plus haut : « L'innovation majeure porte sur ce qu'on appelle la prière eucharistique. Si le rite romain a toujours admis que la première partie de cette prière, la préface, conserve diverses formulations au cours des siècles, la seconde partie, au contraire, appelée « la règle de l'action sacrée », le « *Canon actionis* », a reçu une forme invariable entre le IV^e et le V^e siècle ; par contre, les liturgies orientales admettaient cette même variété dans les anaphores elles-mêmes. Nous avons décidé d'ajouter trois nouveaux canons à cette prière. Toutefois, pour des raisons d'ordre pastorales et afin de faciliter la concélébration, nous avons voulu que les paroles du Seigneur soient identiques dans chaque formulaire du canon » (in *La Documentation Catholique*, 1er Juin 1969, n° 1541). La prière eucharistique a comme finalité de nous associer aux Paroles du Seigneur car elles expriment le don total qu'il fait de Lui-même. Cette offrande fonde et oriente la vie chrétienne. Lorsque le prêtre prononce ces Paroles, il s'unit toujours davantage et les fidèles avec lui à l'Eucharistie de Jésus qui nous met toujours à nouveau face à l'amour infini de Dieu pour nous.

12e partie – mardi 31 mars 2020

STRUCTURE DE LA MESSE

Ouverture de la célébration

Signe de croix

C'est le signe qui nous relie par la croix du Christ à la Sainte Trinité

Salutation du prêtre (tiré de Saint Paul ou de l'évangile)

Préparation pénitentielle : « Je confesse à Dieu » ou autre (trois formulations). Il s'agit de reconnaître que la grâce immense qui nous est faite à l'eucharistie ne vient pas de nos mérites personnels mais de la miséricordieuse bonté de Dieu.

Invocation et litanie adressée au Christ : Kyrie eleison. Le fait qu'elle ait été gardée dans sa forme grecque montre l'ancienneté de cette formule qui affirme que le Christ est Seigneur. Qu'il est Dieu

Gloria : très ancienne hymne au Christ

Prière d'ouverture appelée aussi « collecte » : Elle s'adresse à Dieu le Père, par son Fils Jésus Christ.

Liturgie de la parole

Première lecture (Ancien Testament)

Psaume

Deuxième lecture (tirée des épîtres des Apôtres)

Évangile

Homélie (vient du grec « conversation »)

Profession de Foi : le Credo (deux formes classiques : Symbole des Apôtres ou Nicée)

Prière universelle (préparée habituellement par les fidèles : *oratio fideles*)

Liturgie eucharistique

Préparation de l'autel et présentation des dons (le pain et le vin) : **Offertoire**

Prière sur les offrandes

Grande prière d'action de grâce : dialogue : « Le Seigneur soit avec vous... »

Préface : « Vraiment, il est juste et bon... »

Elle introduit le Sanctus récité par les fidèles qui s'associent à la prière des anges.

La prière eucharistique proprement dite introduit à l'épiclese par laquelle l'Eglise implore la venue de l'Esprit Saint pour que les dons offerts (le pain et le vin) deviennent le Corps et le Sang du Christ.

Le récit de l'institution où le prêtre (et lui seul) dit, *in persona Christi*, les paroles mêmes de Jésus lorsqu'il donna à ses apôtres sa Chair et son Sang en nourriture éternelle et qui réalise le changement du pain et du vin en Corps et Sang du Christ.

L'anamnèse au l'Église fait mémoire du Christ, de sa mort, de sa résurrection et de son ascension dans le Ciel.

Les intercessions dite par un ou plusieurs prêtres s'il y a concélébration qui signifie que l'eucharistie est célébrée dans l'Église rassemblée, en communion avec l'Église du Ciel. Les prières sont donc pour les vivants et pour les morts.

La doxologie finale : « Par Lui, avec Lui et en Lui » est dite par le prêtre pour glorifier Dieu : Père, Fils et Saint Esprit. Elle est ratifiée par l'assemblée qui, par son amen, s'unit à l'offrande du Christ pour le monde.

Notre Père, fraction du pain (pendant l'Agnus Dei),

Communion des célébrants et des fidèles

Prière commune après la communion : « Prions ensemble »

Bénédictio et renvoi : « Allez dans la paix du Christ »